

PIERRETTE FLEUTIAUX

Destiny

récit

ACTES SUD

Alors qu'elle marchait d'un pas rapide dans un couloir du métro, elle aperçoit une femme appuyée contre le mur.

Elle : Anne D., de retour d'une virée d'achats pour la naissance prochaine de sa petite-fille. Elle est encombrée de sacs, sa tête est pleine de l'événement à venir, elle a hâte d'arriver chez elle et de se reposer. Ou de préparer le dîner, ou de lire ou de regarder la télévision. Nous sommes à Paris, deuxième décennie du vingt et unième siècle.

La femme appuyée contre le mur est jeune, noire, enceinte, et semble en souffrance. Emportée par son pas, Anne la dépasse, puis s'arrête, revient en arrière. La jeune femme ne parle pas français. En anglais, Anne obtient quelques mots. "*You OK ?*" "*Yes, yes.*" "*Everything OK ?*" "*Yes, thank you, thank you.*" Non, non, elle n'est pas malade, elle va bien, merci, merci. Plusieurs femmes sont autour à présent, la crainte générale est que l'inconnue ne soit sur le point d'accoucher, certaines veulent appeler le Samu, SOS médecins, les pompiers. Anne réussit à comprendre que justement elle se rend à l'hôpital.

Lequel ? L'hôpital T. C'est sur son chemin, elle s'offre à l'accompagner. Une autre jeune femme se propose, l'hôpital est aussi sur son chemin. Moi, je parle anglais, dit Anne. Moi pas du tout, dit l'autre jeune femme. Il vaut mieux que ce soit moi alors. Vous êtes sûre ? Oui, oui, merci de toute façon.

Anne prend le bras de la future mère, l'aide à descendre les escaliers. Elle a le sentiment que la femme n'a pas besoin de son aide. Son bras est ferme, une force émane de ce bras, il lui fait l'effet d'un tronc d'arbre, d'une racine épaisse. Elle bouscule quelques personnes pour lui faire atteindre le seul siège disponible dans la rame. Les gens ne se fâchent pas, s'écartent passivement. La jeune femme est maintenant assise, le visage tourné vers la fenêtre, sans expression. Elle ne le détourne pas une seule fois. Anne est debout, les mains sur la barre centrale, pressée de part et d'autre par la foule. Elle regarde sa protégée.

Peur qu'elle ne se trouve mal ? Peut-être. Mais il y a autre chose. Anne ne voulait pas que l'autre jeune femme, celle qui proposait son aide mais ne parlait pas anglais, s'occupe de l'inconnue. L'inconnue lui appartenait. Ou elle lui appartenait. Comme si quelqu'un avait dit : "Vous vous appartenez, elle et toi."

Un ordre sans guère de sens, auquel on est de toute évidence libre d'obéir ou pas, auquel pour cette raison justement on obéit.

Sous la voûte du couloir de métro, dans la rame bondée du métro, il y avait autre chose encore. Un relent de prédation. La prédatrice : elle, l'autre ? Non, juste de la prédation en suspension dans l'air.

Les deux marchent maintenant ensemble sur l'avenue menant à l'hôpital, une jeune femme noire, enceinte, pas trop en forme, et Anne, qui vient d'effectuer ses achats pour la naissance prochaine de sa première petite-fille.

Pendant ce trajet sur l'avenue et dans les longs couloirs et cours intérieures de l'hôpital, différentes choses s'apprennent concernant la première. Elle revient du tribunal où elle s'est rendue à cause de ses enfants, elle a déjà deux enfants de quatre et deux ans, placés en foyer, le tribunal a dit qu'elle les récupérerait lorsqu'elle aurait un lieu à elle. Elle est originaire d'un pays de l'Afrique de l'Ouest. Là-bas, une femme lui a proposé de venir en Europe, à Palerme, pour faire de la coiffure. Sur place, elle a découvert qu'il ne s'agissait pas de cela. Elle s'est sauvée, a mendié, dormi dans la rue, a pris un train pour Paris. Les Italiens sont racistes, dit-elle. Elle ne veut pas retourner en Italie. Elle est en France depuis quatre mois. Son mari est français. Il a voulu qu'elle garde l'enfant, l'enfant à naître. Il est en Suisse, elle a son numéro de téléphone.

Voilà à peu près le premier récit de sa vie, le premier des divers récits de sa vie qu'Anne entendra. Elle ne l'a pas interrompue, n'a pas posé de questions, ou très peu. À chaque élément nouveau qui apparaît dans le récit, des voix en elle réclament la prudence. Une multitude habite Anne. Il y a des paranoïaques, des timides, et certaines juste respectueuses d'autrui. Rien de vraiment nouveau dans cette multiplicité intérieure, toujours à discipliner. Des voix du dehors sont là aussi, nombreuses, faisant masse.

Leur rumeur, obsédante.

La migration est un sujet qui fâche, et de plus en plus, semble-t-il.

Les éléments de vie que livre la jeune femme arrivent à travers le tissu troué d'une langue, l'anglais, qui est pour Anne une langue étrangère certes, mais étudiée et pratiquée dans les meilleures conditions, et, pour cette femme, une langue à peine enseignée et pratiquée avec des gens qui ne la parlent pas très bien sans doute.

Ce peut être aussi du pidgin-english de son pays.
C'est ce que croit comprendre Anne.

Ce tissu de la langue, cet anglais fragmentaire et incertain, Anne a l'impression d'avoir à le tordre, le presser, après chaque phrase, pour en exprimer le jus de quelques renseignements solides.

Il fait beau, la femme marche vite en dépit de son gros ventre. Anne, elle, commence à être fatiguée.

Ce qui la fatigue, c'est l'effort qu'elle fournit pour saisir dans le discours de l'autre les quelques mots qui peuvent faire sens et permettre de maintenir une conversation entre elles. Sa fatigue, c'est l'effort pour comprendre cette inconnue, et d'autres choses plus obscures.

Et son âge aussi.

La femme, elle, a vingt-sept ans.

Dans l'une des cours – cet hôpital semble en compter un grand nombre – elle demande : “*Do you believe in God ?*” Comme ça, tout à trac : croyez-vous en Dieu ?

Prise de court, Anne répond “Non !” ou peut-être “Ah non !” Avec véhémence, en tout cas. Et soudain quelque chose se desserre. Les deux femmes

qui marchent côte à côte et viennent à peine de se rencontrer partent d'un grand éclat de rire. Ce rire se mêle pour Anne au reflet brillant de la croix que l'autre porte au cou, au bleu intense du ciel, à l'éclat incroyablement blanc de ses dents.

C'est bien la première fois depuis des années que quelqu'un lui pose une telle question. Il faudrait remonter à l'enfance, ou à l'adolescence, pour trouver souvenir d'interrogations aussi abruptement fondamentales.

La voilà étendue dans le champ près de la ferme de ses grands-parents, les yeux tournés vers le ciel, sommant Dieu de lui faire un signe. Sept, huit ans ? Le ciel était plein d'événements, lapins ou chevaux apparaissant dans les nuages, nuages glissant sur du bleu de peinture, oiseaux filant en flèches, le sol aussi était plein d'événements, une fourmi sur un brin d'herbe, un petit caillou qui grattait le dos, on entendait les appels du chien, des meuglements lointains, la brise dans les feuillages des tilleuls, tout cela beaucoup plus intéressant qu'un Dieu qui ne prend pas la peine de répondre à une petite fille.

"Do you believe in God ?" Une remarque déplacée, dont il faut se prémunir en se précipitant dans la dénégation "Ah non !" Et aussitôt le sentiment du ridicule, et la crainte d'avoir manqué de tact.

Mais non. À la place, une rigolade, sans rime ni raison, surgie de nulle part.

C'est ainsi que les choses semblent devoir se passer désormais pour Anne et cette femme : elles avancent côte à côte, comme sur un tapis roulant de couleur neutre, leurs têtes dans le neutre, l'avant et l'après de leur rencontre dans le neutre, mais avec, dans le paysage alentour, des choses ou événements tout à

fait colorés. Ainsi de cet éclat joyeux, qui s'est produit comme en dehors d'elles, sans qu'il y ait à lui donner un sens.

Ce rire est tombé comme un maillon doré entre elles deux et les a reliées.

Elle est chrétienne, dit-elle. Dans son pays, il y a des conflits, "*They attack us, they kill us*". Sa voix devient stridente, transportant Anne en instantané sur une place de village, dans une rue décrépite de faubourg, au milieu d'un marché, il y a du sang, des éclairs de métal, des femmes hurlent, "ils nous attaquent, ils nous tuent" ...

Revenue chez elle, Anne fera une recherche sur Internet, oui, il y a des conflits sanglants dans le pays de cette femme, entre musulmans et chrétiens. Était-ce à cela qu'elle faisait allusion ?

Ce pays, c'est le Nigeria. Elle n'en est pas absolument sûre, d'ailleurs. Le Nigeria. Ou le Niger ?

Enfin voici le pavillon, l'étage, la chambre. Anne promet de venir la voir le lendemain.

Elle n'a pas pensé à lui demander son nom.

3

Il arrivera que ce récit se bloque.

Voiles affalées, pas un souffle d'air. Ou à l'inverse – mais le résultat est semblable – repoussé par des vents contraires. Et même, les deux à la fois. Ce qui est le cas assez souvent.

Les vacances, par exemple. Anne part au bord de la mer avec sa famille, elle est de ceux, sur cette planète